

Joseph Malègue, un des grands romanciers du XX^e siècle

Pour José Fontaine, enseignant et journaliste belge, qui consacre à Joseph Malègue un ouvrage décisif, la renommée d'Augustin ou Le Maître est là doit s'étendre à Pierres noires : Les Classes moyennes du Salut. Sa trilogie inachevée et méconnue éclaire en effet toute l'œuvre de Joseph Malègue, axée sur ce « soubassement poético-mystique » qui déjà nous « fascine dans Augustin » sans que nous le sachions.

Propos recueillis par
l'abbé Claude Barthe

Vous écrivez que Joseph Malègue n'a jamais cessé d'être lu, qu'il bénéficie d'une gloire, mais secrète, selon votre titre. Que lui a-t-il manqué pour être un auteur reconnu ?

>>> José Fontaine : Gloire pas si secrète pour *Augustin* ou *Le Maître* est là et ses dizaines de milliers de lecteurs de 1933 à aujourd'hui, dont Paul VI (ou telle jeune étudiante athée de mes cours à qui je n'en avais pourtant pas parlé). Le Pape François le cite aussi, enclenchant sa réédition en français et en italien. Rien que pour ce livre, Malègue se place au premier rang, celui auquel les critiques l'ont placé en 1933 et en un sens ceux de la réédition en 2014. Il lui manque cependant cette inscription dans les programmes scolaires qui assure de manière décisive la postérité. Or, il n'est pas l'homme de ce seul livre. Quand il est mort, il avait en chantier un projet plus ambitieux qu'*Augustin*, la trilogie (inachevée), *Pierres noires* : *Les Classes moyennes du Salut*. Pour des raisons que je détaille dans mon livre, cet ouvrage édité en 1958 a été un échec quasi total. La critique a repris l'essentiel de la préface de Jacques Chevalier, au grand prestige intellectuel (mérité) et meilleur ami de Malègue, loyal mais maladroit. Il n'a pas bien compris *Pierres noires* qu'il préface longuement sans presque en parler et avec des contresens énormes. Il assimile son inachèvement à un échec, ce sur quoi toute la critique a brodé, sauf Charles Moeller, voix formidable mais isolée. Dans ces conditions *Pierres noires* ne pouvait trouver son public. L'inachèvement de *Pierres noires* est d'ailleurs relatif : c'est un texte plus long qu'*Augustin* et, comme le dit Butor, d'un cercle ébréché l'œil reconstitue aisément la figure.

Malègue, l'homme de deux romans, ne se retrouve-t-il pas dans le personnage principal de chacun des deux, Augustin

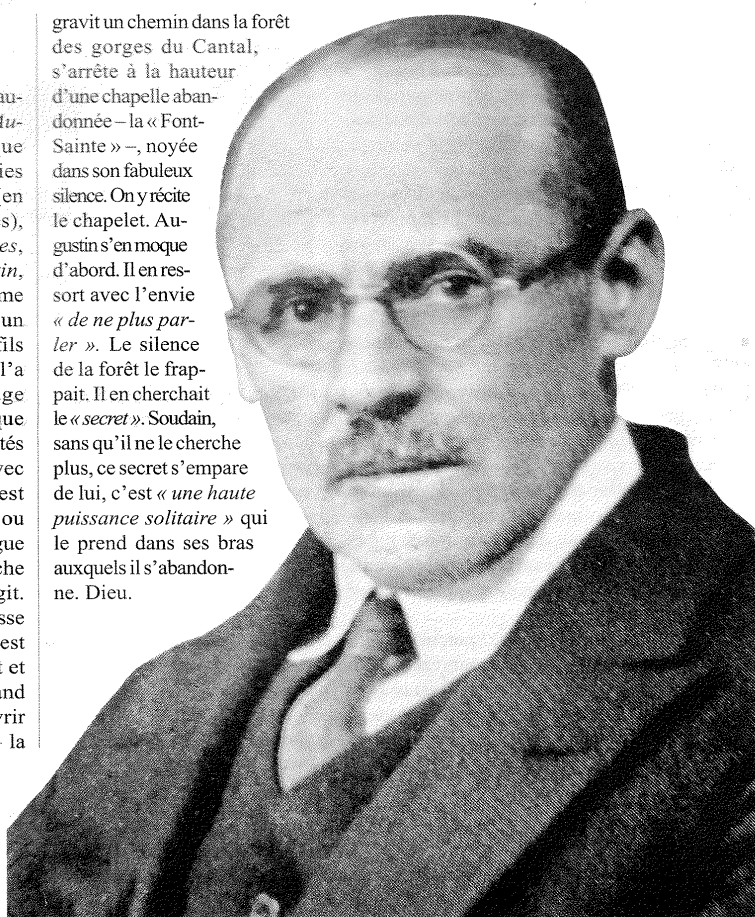
Méridier et le poète Jean-Paul Vaton ?

>>> Tout roman a quelque chose d'autobiographique. Le héros éponyme d'*Augustin* est le brillant professeur que Malègue, à cause de graves maladies et défauts physiques, n'a pu devenir (en ayant les capacités intellectuelles), et le narrateur-héros de *Pierres noires*, Vaton, c'est lui. En pire. Dans *Augustin*, le père du héros éponyme, brillantissime normalien, velléitaire, confiné dans un lycée de province, trouve en son fils une revanche sur la vie. Malègue l'a prise, lui, en créant le personnage principal d'*Augustin*. Il y a quelque chose d'étrange dans ces deux paternités parallèles et/ou mises en abyme. Avec Jean-Paul Vaton, l'identification est presque totale. Dans les brouillons ou notes autour de *Pierres noires*, Malègue écrit souvent « je » sans que l'on sache si c'est de Vaton ou de lui qu'il s'agit. Le personnage fictif souligne sans cesse sa médiocrité alors que, en réalité, c'est quelqu'un, en tout cas, d'intelligent et tout de même l'ami intime d'un grand mystique dont il est le seul à découvrir – lentement, obscurément, sidéré – la vraie nature.

De manière très originale, vous évoquez les « extases de mémoire » chez Augustin pour les comparer à celle du narrateur de *La Recherche*. Le dénouement mystique de la crise de foi chez Augustin serait-il aussi poétique ?

>>> À sa mort Augustin a une extase introduite par ces mots : « ce lui fut (...) comme la fin des bois montants ». J'ai cru longtemps à une expression courante dont je n'aurais pas eu connaissance, du type « comme larron en foire », ou quelque chose comme ça. Rien ne permet de comprendre ces mots. Sauf, 800 pages auparavant, des, effectivement, « bois montants » : Augustin, enfant, s'en va vers la ferme de cousins sise sur les hauts plateaux du Cantal, passer les vacances d'été avec sa famille. La voiture hippomobile qui les y conduit

gravit un chemin dans la forêt des gorges du Cantal, s'arrête à la hauteur d'une chapelle abandonnée – la « Font-Sainte » –, noyée dans son fabuleux silence. On y récite le chapelet. Augustin s'en moque d'abord. Il en ressort avec l'envie « de ne plus parler ». Le silence de la forêt le frappait. Il en cherchait le « secret ». Soudain, sans qu'il ne le cherche plus, ce secret s'empare de lui, c'est « une haute puissance solitaire » qui le prend dans ses bras auxquels il s'abandonne. Dieu.



« La vraie et la seule force collective, aux yeux de Malègue, c'est celle des saints qui entraînent derrière eux les multitudes. »

Or, quand il meurt, sa sœur Christine qui le veille commence à réciter par hasard un chapelet qui provoque en l'âme de l'Augustin adulte, la même chose que dans celle du héros de Proust, grand adolescent, à cause de la fameuse madeleine dans une tasse de thé : soudain, un instant de sa déjà lointaine petite enfance lui revient. Ce n'est pas un souvenir ordinaire, mais un instant passé à nouveau totalement là dans l'instant

présent, expérience d'éternité libérant le héros (dit Proust) de la peur de mourir. Ici, l'instant passé de l'expérience mystique enfantine ressuscite totalement dans l'âme de l'adulte à l'instant de sa mort. Poésie ? Mystique ? Les deux. Les 800 pages qui séparent les deux moments sont piquetées de rares rappels de la fameuse « Font-Sainte ». C'est ce soubassement poético-mystique qui, à mon avis, fascine dans *Augustin*. Sans